

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 90 (1961)
Heft: 11-12

Rubrik: Explication des lectures à l'usage du Cours supérieur

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 08.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Explication des lectures à l'usage du Cours supérieur

Programme : année 1961-1962

La petite sainte Thérèse (p. 26)

Explication du vocabulaire

infusion : action d'infuser (*infundere*, en latin = verser dedans) : verser une substance dans un liquide chaud afin qu'elle en tire le suc.

une *niche* : excavation dans le rocher de petite dimension ; enfoncement pratiqué dans un mur, un autel pour y placer une statue, un poêle (italien *nicchia*).

hanter : occuper l'esprit, préoccuper.

de graves problèmes : des problèmes qui sont importants.

du genre de : comme.

les élus : (verbe élire = choisir) ceux qui ont été choisis par Dieu afin de jouir de sa vision céleste, après la mort, dans l'au-delà.

une infirme : une personne qui ne peut pas faire usage de ses membres.

avec angoisse : avec un sentiment de douleur qui la prend à la gorge.

elle a le cœur *serré* : elle ressent une douleur qui ne peut pas se manifester, comme si son cœur était serré.

blessé : causer une blessure morale.

exécuter : mettre en pratique, faire.

toute la petite Thérèse est là : c'est à sa manière d'agir qu'on la reconnaîtra.

faculté : pouvoir, possibilité.

une empreinte : figure, marque, traces laissées par un corps sur une surface molle ; les pieds laissent une empreinte sur le sable, le policier relève sur les meubles les empreintes digitales du cambrioleur.

résolution : action de (se résoudre) se décider à faire quelque chose.

Il s'agit d'anecdotes tirées de la vie de sainte Thérèse de Lisieux (Normandie), morte, toute jeune, au Carmel de Lisieux, vers la fin du XIX^e siècle.

L'auteur est un Flamand, animé de sentiments chrétiens, qui écrit dans la première moitié du XIX^e siècle.

Plan

1. La petite Thérèse est choyée par ses sœurs et son père qui l'emmène en promenade au bord de l'eau où elle rêve du ciel.
2. Elle se demande si tous les élus ne sont pas au même rang dans le ciel.

3. Un jour, un vieil infirme refuse sa pièce d'argent ; confuse, elle n'ose pas lui offrir un gâteau.
4. Elle a soudain une idée : « Je prierai pour mon pauvre le jour de ma première communion. »
Plus tard, elle exécutera sa promesse.
5. La petite Thérèse fait preuve de grandes qualités morales : charité, délicatesse, tendresse, volonté.

Idée à retenir

La petite sainte Thérèse est une petite fille pieuse, charitable et volontaire. Elle a pitié des malheureux et se demande quelle place ils auront au ciel parmi les élus. Sa délicatesse l'empêche de secourir les vieillards nécessiteux. Elle offrira au pauvre l'aumône de la prière lors de sa Première Communion.

Etrange pouvoir de la grâce, quand elle habite les cœurs purs, de rayonner tout autour et de soulager la misère spirituelle des indigents !

Le curé d'Ars (p. 29)

Note bibliographique : voir, sur Henri Ghéon, le manuel, p. 389.

Introduction historique

Le curé d'Ars, de son vrai nom Jean-Marie Vianney, naquit le 8 mai 1786 à Dardilly, village situé non loin de Lyon. Quatrième enfant d'une famille paysanne, qui se montrait généreuse envers les pauvres, il se distingua, de bonne heure, par son goût merveilleux de la prière.

En 1789 éclate la Révolution qui veut détruire l'âme chrétienne de la France. Pour la sauver et en dépit des innombrables difficultés qu'il rencontra, Jean-Marie Vianney se fera prêtre. Il est ordonné le 13 août 1815 à Grenoble et devient vicaire à Ecully.

Trois ans après, il est nommé curé d'Ars, alors humble village de 250 habitants, avec une église délabrée, une population indifférente en matière religieuse et nombre de cabarets où l'on boit et l'on danse avec excès.

Le jeune curé n'a qu'un désir : convertir sa paroisse. Pendant dix ans, il prie, fait pénitence, offre sa vie et conquiert ainsi les âmes.

Le bruit court bientôt qu'on est en présence d'un saint. On vient le voir des environs, de toutes les parties de la France, même de l'étranger ; on se confesse à lui, on vient solliciter ses conseils.

Que vient-on voir ? Un spectacle unique au monde : un homme inspiré de Dieu qui pénètre le mystère des consciences, émeut les pécheurs les plus endurcis, rend l'espoir et la foi à ceux qui sont troublés ou désespérés.

Vers la fin de sa vie, 100 000 personnes accourent, tous les ans, à Ars. Il confesse depuis le matin jusqu'au soir, fait le catéchisme avec ferveur et saisit, de sa voix conquérante, même les plus grands orateurs de l'époque.

Bien vite, sa renommée grandit. Son évêque le nomme chanoine et le gouvernement impérial, chevalier de la Légion d'honneur. Il rendit son âme à Dieu en 1869.

Le rayonnement de ses vertus et de son zèle est immense et s'accroît encore après sa mort, si bien qu'il sera béatifié par Sa Sainteté Pie X le 17 avril 1904,

canonisé par Sa Sainteté Pie XI le 31 mai 1925 et proclamé par le même pape « patron des curés » de tout l'univers, le 23 avril 1929.

Vocabulaire

la province : région naturelle, plus grande qu'un département et, généralement, que nos cantons suisses.

fit le rêve de : pensa à, songea à.

s'il avait la prière il n'avait pas la science : s'il était pieux il n'était pas instruit.

séminaire : établissement d'instruction où l'on forme les jeunes prêtres (Observez l'étymologie : *seminare* = semer).

échouer : ne pas réussir, subir un échec.

vocation : du latin *vocare* = appeler. C'est l'appel, parfois secret, mystérieux, qu'une personne entend, une voix intérieure qui le décide à embrasser un certain état, ici l'état ecclésiastique.

convertir : faire changer de religion à quelqu'un.

promu : du verbe *promouvoir* : mettre en mouvement vers une situation plus élevée, faire passer d'une classe inférieure à une classe supérieure. Pour être promu, un écolier doit avoir une certaine note moyenne générale et la cérémonie se nomme *promotion*.

légion d'honneur : institution créée par l'empereur Napoléon I^{er} afin de récompenser par une décoration, les personnes qui s'étaient acquis un mérite, soit dans l'armée, soit dans l'administration. *Chevalier* est le nom donné à l'un des grades qui y sont conférés.

Questionnaire

1. Comment s'appelait, en réalité, le curé d'Ars ?
2. Quand et où est-il né ?
3. Que voulaient faire les hommes de la Révolution française ?
4. Que décida alors de faire le futur curé d'Ars ?
5. Où allait-il avec ses parents ?
6. Pourquoi Jean-Marie Vianney fit-il le rêve de devenir prêtre ?
7. Rencontra-t-il des difficultés au cours de ses études ?
8. Qu'était le village d'Ars au moment où il fut nommé curé ?
9. Quels excès y commettait-on ?
10. Que fit le prêtre, pendant dix ans, pour convertir ses paroissiens ?
11. L'auteur dit qu'il était « le dernier curé de France dans le dernier hameau de France ». Montrez que c'était vrai.
12. Quel spectacle unique offrait-il au monde ?
13. Qui a-t-il converti ?
14. Que faisait-il vers la fin de sa vie ?

Idée à retenir

Le curé d'Ars est l'une des figures les plus originales, les plus représentatives, les plus émouvantes qu'ait engendrées la France catholique au XIX^e siècle.

De son vivant, il a rempli d'admiration ses contemporains par sa piété fervente, son amour des humbles, sa bonté, sa vie frugale et austère, son dévouement aux âmes.

Il a mérité les distinctions honorifiques qu'on lui a décernées et, après la mort, l'immense rayonnement qu'il a eu et la gloire de monter sur les autels.

Maison heureuse (p. 40)

Explication du vocabulaire

participer : assister à, être présent à, avoir quelque chose à dire.

rumeur : bruit vague, lointain.

cogner : heurter contre un obstacle, taper contre (la cognée = la hache).

le seau = le bidon où l'on renferme les détrituts, les ordures du ménage.

paronymes : le *sceau* (qu'on appose sur un document public), *sot*, le *saut* (action de sauter).

les yeux *écarquillés* : grand ouvert et comme distendus.

inépuisable. Du verbe puiser : enlever par petites quantités du liquide d'un récipient. Observez la composition du mot : *in* = préfixe négatif, *puis* = radical, verbal, *able* = suffixe indiquant la possibilité d'accomplir l'action.

Exemple : les mamans sont d'une bonté inépuisable à l'égard de leurs enfants.

docilité : qualité de celui qui est docile, obéissant. Contraires : indocile, désobéissant.

émerveiller : remplir d'admiration, produire l'effet d'une merveille (chose extraordinaire qui frappe l'imagination).

empressé : qui se donne du mouvement, qui a du plaisir à faire quelque chose.

agile : qui se meut, bouge, remue avec facilité et habileté. Sérieux, souriant empressé, agile, s'appliquent au travail de la maison.

geste = mouvement des mains.

ébranler : mettre en mouvement par petits coups, par saccades. La cannonade *ébranle* le sol. Synonyme : mettre en branle : le train se met en branle à la gare, avec un bruit de ferraille.

placard : armoire pratiquée dans un mur. Avis, imprimé ou écrit, exposé publiquement.

à *l'abandon* : comme si on les avait laissés de côté, négligés. *Abandonner* : laisser, quitter quelqu'un ou quelque chose dont on devrait s'occuper.

il *n'est pas serré* = il n'a pas perdu toute liberté d'agir.

comprimé : pressé, écrasé, immobilisé, entravé.

la *conscience* d'une sottise : le fait de savoir qu'on a fait une sottise. On dit aussi : avoir conscience de : j'ai conscience (je sais) d'avoir fait une sottise.

alourdissement, verbe *alourdir* = rendre lourd, difficile. Contraire : alléger, faciliter, favoriser.

la force *secourable* : la force qui vient au secours de la difficulté.

soigneux : qui prend soin de, fait bien les choses, jusque dans le détail.

Plan

1. Heureux l'enfant qui participe à la vie de la maison familiale :

a) Au réveil, il entend le bruit familier de la maison au travail (le balai, l'eau, des pas, le seau, l'odeur du café et de la soupe).

b) Dans la matinée (il découvre le monde, le nez collé à la vitre, pousse une porte, jette un coup d'œil à la cuisine).

c) Le soir, il se demande ce que la mère va tirer de la boîte à ouvrage.
Le travail de la maison accompagne son jeu et son rêve.

2. L'ordre des choses et des gestes y traduit celui des âmes ; il sait que chaque chose a une raison d'être, sa place propre et son rôle à jouer.

3. Néanmoins, il n'est pas serré par cet ordre, car il reflète les qualités morales du père (force, assurance) et celles de la mère (douceur, patience) qui viennent harmonieusement se compléter.

Idée à retenir

Heureux l'enfant qui participe de ses yeux et de son cœur aux diverses activités de la maison ; sait que l'ordre des choses et des gestes traduit la respiration des âmes ! Cet ordre ne doit jamais l'incommoder, ni lui répugner, puisqu'il est dans la nature des choses et dans le dévouement affectueux des parents.

Questionnaire

1. Qu'apprend l'enfant qui participe à la vie de la maison familiale ?
2. Que perçoit-il au réveil ?
3. Que découvre-t-il à travers la vitre ?
4. Qu'observe-t-il à la cuisine ?
5. Que se demande-t-il le soir, assis près de sa maman ?
6. Quelle impression produit sur lui le travail journalier de la maison ?
7. Quand une maison est-elle en ordre ?
8. Que faut-il pour cela ?
9. Qu'est-ce qui peut alourdir l'ordre de la maison ?
10. D'où vient-il ?
11. Quelles qualités y apporte papa ? Maman ?

Application

1. Racontez la journée d'un enfant qui n'a pas d'ordre.
2. Décrivez celle d'un enfant soigneux qui aime sa maison.
3. Quel rôle jouent dans une maison le papa et la maman ?

La huitième merveille du monde (p. 50)

Note historique

Les Anciens appelaient « merveilles du monde » les chefs-d'œuvre de la sculpture et de l'architecture qui frappaient les regards et excitaient l'admiration universelle.

Il y en avait sept : 1. Le tombeau de Mausole à Halicarnasse ; 2. La pyramide de Chéops, près du Caire ; 3. Le phare d'Alexandrie, en Egypte ; 4. Le colosse de Rhodes, dans le bassin oriental de la Méditerranée ; 5. Les jardins suspendus de Babylone ; 6. La statue de Zeus (Jupiter) olympien, à Olympie, en Grèce ; 7. Le temple de Diane à Ephèse (Grèce).

Il est question, ici, d'une huitième merveille du monde et c'est la station de radio que Sa Sainteté le Pape Pie XI inaugura, en 1931, dans les jardins du Vatican.

Pie XI (Achille Ratti) est né en 1857 à Desio, en Lombardie. Après avoir été Préfet des bibliothèques vaticane et ambrosienne, il succéda, en 1922, au Pape Benoît XV et mourut en 1939. Ce fut un savant et un alpiniste réputés.

Il défendit vigoureusement les droits de l'Eglise contre la politique anticléricale

de Mussolini avec lequel il signa, en 1929, les accords du Latran, contre le national-socialisme et le communisme.

Vocabulaire

Remarquez, tout d'abord qu'on doit dire : *un appareil*, *un poste* de radio et non point *une radio* ; la *radiophonie* est la science qui étudie comment les radiations thermiques ou lumineuses se transforment en énergie mécanique, sous la forme de sons.

inaugurer : marquer le début d'une chose, d'un événement, d'une manifestation par une cérémonie, une fête. On inaugure une école, un hôpital, une statue, un monument.

perfectionner : rendre plus parfait, de meilleure qualité (une méthode de travail, un instrument, ses connaissances).

aux extrémités : au bout, à la fin, jusque dans les parties les plus éloignées.

émerveillé : frappé d'admiration, enchanté, rempli d'étonnement et de joie.

signifier : vouloir dire, avoir un sens, une signification.

l'humanité : l'ensemble de tous les êtres qui vivent sur la terre.

le foyer : c'était, chez les Romains, l'endroit de l'habitation où l'on faisait du feu et où la famille se réunissait, le soir, pour se chauffer et entretenir des conversations ; deuxième sens : la maison où l'on habite avec sa famille, son chez soi ; troisième sens, plus général : le centre, le cœur, la partie vitale (la science et les techniques sont au foyer du monde moderne).

invalides : qui ne peut plus travailler, soit parce qu'il a perdu un membre, soit parce qu'il est intellectuellement diminué. La guerre a laissé beaucoup d'invalides qui sont à la charge de la société ou jouissent d'une pension (L'Hôtel des Invalides, à Paris).

perfide : qui manque à sa parole, trahit ; qui trompe sous des apparences calmes, flatteuses. Les eaux dormantes sont perfides.

explorateur : celui qui part à la découverte d'un pays, d'une terre lointaine, inconnue (la forêt vierge, le désert, l'océan, les fonds sous-marins, la haute montagne, la stratosphère) où il rencontre, généralement, de grandes difficultés à surmonter.

calomnie : fausse accusation ; action d'attribuer un défaut ou un fait à une personne innocente. Gardons-nous de ce vice honteux qui dénote beaucoup de lâcheté !

abuser : employer sans mesure, en trop grande quantité ; faire un mauvais usage. Les forts abusent parfois des faibles, l'alcoolique du vin, l'enfant de la bonté de ses parents.

à bon escient : en sachant ce que l'on fait, en parfaite connaissance de cause ; raisonnablement, avec modération, discernement, comme il faut.

un instrument de perdition (du verbe perdre) : qui perd, cause du tort, des dommages, fait du mal (une ville de perdition, un navire en perdition).

Idées essentielles

1. Inaugurant la station de radio du Vatican, le Pape Pie XI rend grâce à Dieu des bienfaits qu'elle apporte au monde.
2. Depuis lors, la radio, si commune, cesse de nous émerveiller.

3. Bienfaits de la radio « ange consolateur » pour beaucoup d'inconnus (prisonniers, malades, invalides, missionnaires, explorateurs).
4. Mais elle peut servir d'instrument du mal (calomnies, discorde).
5. Conclusion : l'utiliser à bon escient, afin qu'elle serve le progrès et la paix.

Questionnaire

1. Qui a inauguré la station de radio du Vatican ?
2. De quoi remercia-t-il Dieu lors de son discours ?
3. Enumérez les bienfaits que la radio apporte à l'humanité.
4. Quels graves inconvénients peut-elle présenter ?
5. Pourquoi devons-nous l'utiliser à bon escient ?

Idée à retenir

La radiophonie, tout comme la science d'ailleurs en général, peut servir, également, la cause du bien et celle du mal. Pour qu'elle serve efficacement les intérêts supérieurs de l'humanité, il faut l'utiliser avec modération, afin qu'elle soit « un instrument de perfection et de paix, non de trouble et de perdition ».

Application

1. Relatez une audition radiophonique à laquelle vous avez assisté et dites les raisons pour lesquelles elle a suscité votre attention et votre intérêt.
2. Développez votre pensée sur le thème suivant : bienfaits et méfaits de la radio, à l'heure actuelle.
3. Faites entrer chacun des mots ou expressions suivantes dans une phrase complète et typique :
inaugurer – perfectionner – race – foyer – invalide – explorateur – abuser – à bon escient – un instrument de perdition.

Alphonse Daudet s'installe dans son moulin (p. 82)

Note historique et littéraire

Voir page 389, la biographie de l'auteur.

Alphonse Daudet, qui débute par la poésie, sera, d'ailleurs, par excellence, le poète qui transcrira, d'une plume aisée, sur un ton familier, avec une grâce, teintée parfois de scepticisme et d'ironie douce, les choses, les êtres et les rapports secrets, occultes qui les unissent.

Dans la seconde moitié de sa vie, après avoir brossé des portraits, denses d'humanité, selon la formule réaliste, et des scènes de la vie contemporaine, il entreprendra, en 1866, son œuvre la plus populaire, *Les lettres de mon moulin* : 26 pièces – récits, contes, portraits – qui n'ont de la lettre que le naturel, le ton de la confidence. Qui n'a pas été ému en prêtant l'oreille à des morceaux tels que : *La chèvre de M. Seguin* ou *Le curé de Cucugnan*, déclamés par Fernandel à la radio, *Les trois messes basses* ou *L'elixir du Père Gaucher* ? D'emblée, le poète connut la célébrité.

Comme dans *Tartarin sur les Alpes* ou *Tartarin de Tarascon*, l'immortel chasseur imaginaire de lions, ce qui revit dans les *Lettres*, ce sont les régions ensoleillées et arides de la Méditerranée : la Camargue, l'Algérie, la Corse, la Provence, par-des-

sus tout : le chant de la cigale à l'aube, sa lumière transparente, l'harmonie des lignes du paysage, ces maigres collines, parfumées de thym, de romarin et de lavande, l'attrait de ses légendes et la gloire de ses souvenirs.

Le poète, qui s'était rangé sous la bannière des félibres, y évoque l'âme de sa race : son éloquence enflammée, sa passion éruptive, son amour du terreau natal, sa finesse native.

Notre chapitre se rapporte au moulin que le poète avait acquis d'un certain sieur Gaspard Mitifio, demeurant aux Cigalières. C'était, d'après les clauses du bail, « un moulin à vent et à farine, sis dans la vallée du Rhône, sur une côte boisée de pins et de chênes verts, abandonné depuis plus de vingt ans et hors d'état de moudre ». C'est là que l'écrivain, venu se reposer des tracasseries de la vie parisienne, fit connaissance avec ses hôtes.

Interprétation littéraire

L'endroit est isolé et désert. Le moindre signe de vie a des résonances profondes, surtout quand les locataires sont des lapins, animaux timides et débonnaires par nature, néanmoins, bien décidés à faire du vieux moulin une demeure propre.

Depuis vingt ans, ce n'était plus guère qu'une mesure ronde en pierre, percée de deux ouvertures rectangulaires, surmontée d'un toit pointu, que flanquait un échafaudage arachnéen où le vent se donnait libre cours et entouraient d'arides landes en éboulis.

De quoi séduire un homme de lettres bohème ! A l'opposé, pour ces lapineaux fantasques, persuadés « que la race des meuniers était éteinte », toute créature humaine était une présence insolite, redoutable même.

La première partie tire son originalité du contraste entre la primitivité, la quiétude du lieu, d'une part, et les sentiments républicains agressifs de ces paisibles quadrupèdes, constitués sur pied de guerre, de l'autre, qui raffolent de la vie calme, insouciance et que le moindre bruit effarouche.

On ne conçoit pas bien ces « petits derrières blancs qui détalent la queue en l'air », dans un fourré, se chauffent les pattes au clair de lune, se constituent en « quartier général » pour effectuer des « opérations stratégiques », attribut, généralement, des grands capitaines et des conquérants, alors qu'ils n'aspirent qu'à gagner, de jour, le coteau voisin pour y brouter des herbes aromatiques et s'en délecter ; nourrir, à l'instar de leurs prétendus ancêtres de Jemmapes, jacobins braves et intrépides, contempteurs de l'ordre bourgeois, dressés contre les puissances européennes d'Ancien Régime, des desseins agressifs, révolutionnaires.

Le deuxième panneau du diptyque, par opposition au premier qui respire l'idylle, l'énergie, la joie de vivre, est un tableau réaliste, sombre où l'humour perce encore sous la caricature.

Le hibou en est le personnage central, chargé d'ans, maître et seigneur dans son pauvre logis. D'aspect sinistre, il fait, selon l'étymologie même du terme, présager un malheur, la mort.

Comme il convient à ce rapace, amoureux des ténèbres et de la solitude, répugnant à toute vie en commun, il n'a pas de compagnon. Où vit-il ? A la partie supérieure du moulin, pour mieux s'envoler, la nuit, par l'ouverture du toit ou pour se retrancher plus efficacement du commerce des vivants. Son habitat ? Une pièce désordonnée, misérable, « au milieu des plâtras ».

Il est immobile, droit, raidi, pour ainsi dire, en une attitude hostile à la vie, afin de broyer, à sa guise, du noir, de couvrir de maléfiques desseins, peut-être.

Peu démonstratif, méfiant, conformément au code des rapaces nocturnes, troublé, aussi, dans sa méditation, l'oiseau de mauvaise augure braque sur ce personnage insolite ses prunelles rondes, dont on imagine l'éclat phosphorescent, diabolique.

Il ne se met, certes, pas en frais pour établir tout de go un contact sinon amical, du moins civil, mais il se borne à pousser un cri sourd, caverneux, inintelligible, Hou ! Hou ! et à secouer de gêne et d'effroi ses ailes, alourdies de poussière.

Geste peu cordial, inhospitalier ! Préfiguration, aussi, du temps qui s'est figé, déposant une couche de particules friables mortes à la surface de la conscience claire.

Masque de penseur, dominé par la spéculation, l'exercice du raisonnement, altier, sévère, intraitable. De penseur absolutiste, anthropophobe complètement détaché des contingences matérielles, qui, sous le prétexte de naviguer dans les sphères supérieures de la pensée, néglige fâcheusement le corps, l'appareil vestimentaire. « Ces diables de penseurs, ça ne se brosse jamais ! » : ne serait-ce point une boutade acérée, à l'adresse d'une certaine catégorie d'intellectuels ?

Ses yeux clignotent, comme pour saisir un instant de la durée, enregistrer un aspect fragmentaire de la réalité, capter un rayon de lumière, faire acte de présence dans le monde.

Alphonse Daudet qui est lui-même un timide, un discret, s'accommode fort bien de cette compagnie. C'est qu'il y a moins à redouter des gens, effacés, taciturnes que des gens bavards, ambitieux et remuants !

Et le Parisien éprouve des affinités secrètes avec ce « locataire silencieux » à la « mine renfrognée ; il le charge d'humanité, le traite comme son égal et lui renouvelle, sans autre, son bail ».

Daudet, qui n'a d'ailleurs fait du moulin qu'un pied-à-terre afin de se libérer de la vie citadine et des obligations sociales qu'elle comporte, de respirer l'air pur, de se chauffer au soleil, se contentera, en bas, d'une pièce claire « basse et voûtée comme un réfectoire de couvent », propice à la méditation, au rêve, dans les senteurs odoriférantes de la forêt de pins tout proche.

Plan

Les anciens hôtes du moulin :

1. *Les lapins* :

- a) Ils avaient fait du moulin en ruine un centre d'opérations stratégiques.
- b) Leur étonnement à l'arrivée du poète.
- c) Un bruit de lucarne les met en fuite.

2. *Le hibou*, vieux locataire du premier, étonné lui aussi :

- a) Son logis, misérable et poussiéreux.
- b) L'oiseau est sinistre solitaire et malpropre (masque de penseur).

3. *Le nouveau locataire* : Alphonse Daudet.

- a) Il éprouve de la sympathie pour cet hôte silencieux.
- b) Il lui fait confiance et renouvelle son bail.
- c) Le poète se réserve, en bas, une pièce toute simple, monacale.

Valeur littéraire

Ce chapitre n'est qu'un extrait du texte, libellé, dans l'original, *Installation*, à la suite duquel Alphonse Daudet dépeint brièvement le paysage qui s'offre à ses regards : devant lui, un bois de pin, là-bas, les Alpilles.

1. *Le cadre*

Celui où évoluent les lapins se ramène à peu de chose « une plateforme envahie par les herbes » de même que le logis du vieux hibou, planté « au milieu des plâtras, des tuiles tombées ».

« L'entrée par le toit » fait surgir à l'esprit des sorties drôlatiques dans le voisinage, en quête de proies.

Relevons la juxtaposition de ces trois habitats qui s'opposent mutuellement et reflètent la psychée de leurs occupants : celui des lapins qui jette une note agreste d'insouciance et de libertarisme ; celui du hibou qui nous plonge au cœur d'un royaume, cerné de solitude, de monotonie et de maléfices ; celui enfin du poète qui reflète le calme, la simplicité d'un asile de repos et d'un pensoir conventuel.

2. *Les personnages*

Voici d'abord la gent lapine, animaux de garenne, comme il y en a beaucoup en Provence, « assis en rond sur la plateforme ». Ces nouveaux venus, constitués en république indépendante, entendent vivre sur ces terres arides, brûlées par les canicules, en citoyens libres. D'un naturel pacifique, un tantinet sauvage, accoutumées à ne voir personne, ils redoutent l'être humain qui pourrait troubler leurs habitudes, freiner leurs instincts nomades et leur imposer un ordre rationnel.

Le moindre bruit, une lucarne qui s'ouvre, en voilà assez pour mettre aux abois et en déroute ces « petits derrières blancs... la queue en l'air ».

Comme chez La Fontaine, la gent animale y est personnifiée, ce qui lui confère un éclairage, une vie intense et fait saillir l'exactitude, la joliesse de la métaphore : les lapins sont groupés en rond à l'instar de camarades qui se concertent avant d'effectuer, avec succès, une entreprise en commun ; ils ont leur « quartier général », « centre d'opérations stratégiques », plus et mieux une véritable organisation révolutionnaire, « le moulin de Jemmapes ». Et c'est la part, réservée avec tant d'humour, d'ironie, au valeureux combattant, au héros, avide de gloire et d'espace.

En contre-partie, les voilà en un contraste comique, tout empreint de bonhomie, à la faveur d'un menu incident, mués en de petits-bourgeois, aimant la vie calme, ravis aux besoins élémentaires, qui redoutent la nouveauté, le plus minime accroc à l'ordonnance du tran-tran quotidien, point aguerris, face au moindre indice de danger.

Le hibou ? Il est croqué en notations physiques et morales qui s'enchevêtrent, vu du dedans et du dehors, tout à la fois. Humanisé lui aussi, avec sa « tête de penseur », recroquevillé sur son rêve solitaire, insoucieux des contingences temporelles, des bonnes manières, de la tenue vestimentaire ; retranché, résolument, de la communion des êtres vivants, du monde civilisé. Portrait-charge, sinon caricature du philosophe, de l'intellectuel, tels qu'il en existait de nombreux spécimens au XIX^e siècle.

Malgré son mutisme, sa « mine renfrognée », l'auteur, qui a connu les dehors brillants et aussi les ténébreuses machinations de la haute société à Paris, se prend

d'amitié pour lui et, loin de le rejeter, de l'expulser, lui renouvelle, comme à un frère, son bail, estimant qu'il mérite son estime et son appui.

3. *Le style?* Aisé, alerte, celui de l'épistole narrative. On y décèle des formules couchées en raccourci qui confère de la vivacité au récit : « le temps d'ouvrir une lucarne – quelqu'un de très étonné aussi ; des tournures affectives, exclamatives, propres au langage populaire : « Ce sont les lapins qui ont été étonnés ! Sans mentir – N'importe ! – Ces diables de penseurs... jamais ! »

Des onomatopées : « Frtt ! – Hou ! Hou ! »

Vocabulaire

ce sont les lapins qui ont été étonnés !, au lieu de : Les lapins ont été étonnés.

Tournure bien française, vive et familière !

plateforme : terrassement nivelé.

quartier-général : poste de commandement d'un général ou d'un officier supérieur (en abrégé : Q. G.).

des opérations stratégiques : *opérations* = mouvements, manœuvres ; *stratégiques* : qui se rapporte à la stratégie, c'est-à-dire à l'art. de conduire une armée sur le champ de bataille (*stratège* = général ; *stratagème* = ruse de guerre pour tromper l'ennemi).

Jemmapses : ville de Belgique où, en 1792, un général français de la Révolution, Dumouriez, remporta la victoire sur une puissance conservatrice de l'Europe, l'Autriche.

entrouvrir : ouvrir à demi, en partie.

le bivouac : campement provisoire et en plein air, à l'usage des soldats (verbe : *bivouaquer* = camper).

en déroute : dispersé, désorganisé, en fuite ; au sens premier : éloigné, détourner de la bonne route (expressions : mettre en déroute, mettre en fuite, tailler en pièces : l'ennemi, une armée).

détaler : s'enfuir précipitamment (étaler = étendre, s'étaler à terre : se jeter ; l'étal du boucher ; un étalage de marchandises).

les fourrés = les buissons, les broussailles.

le locataire du premier : expression courante où le mot « étage » est sous-entendu (verbe louer).

sinistre vient du latin *sinistra*, la gauche. Pour les Anciens, c'était un signe de malheur, de mauvaise augure.

immobile : sans mouvement, impassible (verbe mouvoir ; mobile, immobile, mobilier, immobilier, un immeuble, un bien meuble, l'assurance immobilière).

plâtras = débris de plâtre.

ses yeux clignotants, qui clignent : action de rapprocher les paupières coup sur coup, rapidement.

sa mine renfrognée : les traits de son visage contractés en signe de mécontentement ou de tristesse.

bail : acte de cession de propriété à titre provisoire, contrat par lequel un propriétaire loue une chambre, un appartement, ou un immeuble à une autre personne, nommée locataire (bailleur de fonds = personne qui dans une entreprise, apporte les capitaux).

voûté : arrondi en forme de voûte ; une personne *voûtée* : qui ne se tient pas droite.

réfectoire : salle où les membres d'une communauté, les élèves d'un internat, les soldats à la caserne se réunissent pour manger.

Questionnaire

1. Où placez-vous le moulin où Daudet s'est installé ?
2. Quels sont les différents locataires de ce vieux moulin ? Quel est le plus ancien ?
3. Dans quel état était-il avant que le poète y vienne ?
4. Qu'avaient fini par croire les lapins ?
5. Qu'en avaient-ils fait ?
6. Pourquoi Daudet appelle-t-il leur demeure « le moulin de Jemmapes des lapins ? »
7. Que faisaient ceux-ci le jour de son arrivée ?
8. Qu'est-ce qui les a mis en déroute ?
9. Où habitait le hibou ?
10. Qu'a-t-il fait au moment où lui est apparu Alphonse Daudet ?
11. Pourquoi le poète lui a-t-il renouvelé son bail ?
12. Où et comment était la pièce qu'il s'est réservée ?

Le voyage à pied (p. 86)

Note biographique et littéraire

Georges Duhamel débuta par la poésie. Avant 1914, il partage son activité entre la littérature et les recherches médico-biologistes. Ce grand voyageur qui parcourra l'Europe, l'Amérique, la Russie ne cesse de s'enivrer de la beauté du monde et de mêler son existence à celle de ses semblables.

S'il atteignit la notoriété en publiant deux romans-fleuve : *Vie et aventures de Salavin* et *Chronique des Pasquier*, toute son œuvre procède, par quelques biais, de l'essai intitulé *Possession du monde*, qui est un manuel de vie intérieure, tendu vers la conquête du bonheur, une vision objective et pathétique de la condition humaine.

Duhamel est insurgé, à plus d'une reprise, contre la dureté, la laideur, l'artifice du monde moderne ; il croit, cet humaniste au cœur tendre, mais un tantinet chimérique, que la vraie grandeur est de l'ordre du sentiment et de l'esprit, « affaire de proportion heureuse » ; il entend restituer l'humain au sein de notre civilisation, anémiée par les excès de la science et de la technique, réconcilier l'homme avec les impératifs de la conscience, individuelle et sociale, avec la nature, source vive de la création, facteur d'équilibre physique et moral.

Et, dans sa retraite bienfaisante et musicienne, il écrit, en 1944, *Biographie de mes fantômes*, d'où est tiré notre chapitre de lecture. Il y professe, entre autres, que « la condition du bonheur n'est pas la propriété matérielle des choses, mais leur possession par la connaissance et l'amour ».

Introduction

L'homme de 1961 voyage – et le phénomène est en passe de se généraliser indistinctement à toutes les classes de la population – bien plus qu'il y a deux décennies seulement.

Au siècle de la production à outrance standardisée, de la bougeotte, des engins

balistiques interplanétaires et supersoniques, le piéton évoque curieusement l'image d'un fossile, figé dans sa gangue terreuse, celle d'un poète famélique ostracisé par ses semblables, d'un survivant de l'Arcadie heureuse ou celle d'un gérontocrate, handicapé par l'usure organique ou l'empâtement des chairs.

Hantés par les mythes de la vitesse et du confort, absorbés par des besognes routinières, mécaniques, les exigences draconiennes de la vie journalière, prostrés devant le dieu Mamon et les joies factices qu'il dispense, nous avons, moins qu'au-paravant – si ce n'est pour quelques-uns, au cours des promenades, le dimanche, en famille –, le loisir, ni le goût de flâner en contemplant la nature

Il n'y a plus guère que les boys-scouts, les rôdeurs impénitents dépourvus de pécule, les fantaisistes – l'espèce est en train de tarir – les rapins, les amateurs de paysages vieux style qui parient « le matin au petit jour (leur) bagage à l'épaule et la canne à la main ».

Au demeurant, il faut bien avouer que les coins de terre pittoresques, vierges de réclames tapageuses ou d'anonymes touristes, enfouis dans des cachettes inaccessibles, seront bientôt, dans les pays civilisés, aussi rares que le loup blanc.

Il y a bien, rétorquez-vous, le jardin botanique ! Il revêt parfois un cachet d'originalité indéniable, mais souvent apparenté à un romantisme de pacotille. Par malheur, il exhibe, dans la norme, méticuleusement étiquetés et inventoriés en termes savants, rébarbatifs, tous les spécimens de la flore indigène, nationale et exotique, déconcertant le vulgaire par la profusion, la variété des images, confuses et fugaces que le visiteur enregistre mécaniquement.

Et puis, encore conviendrait-il d'avoir, comme Duhamel, beaucoup vécu dans la nature, l'œil pénétrant, une âme sensible, candide, et, sans prévention d'aucune sorte, ouverte à la splendeur de la Création, pour goûter, avec autant d'ingénuité et d'enthousiasme, le charme d'un jardin agreste, tel que le lui révéla une promenade au col de la Vanoise, en Savoie.

Commentaire

L'auteur débute par une déclaration, émouvante de franchise et de simplicité : « J'ai parcouru les continents et les mers... » et il en déduit, sans fard ni jactance : « C'est aux voyages à pied que je dois mes joies les plus fortes et mes actes de connaissances les plus efficaces. »

Une telle affirmation, de caractère philosophique et moral, symbolise le contentement de celui qui a réalisé ses aspirations les plus hautes, communie à un idéal, enrichissant son univers intérieur. C'est l'harmonie du cosmos, pleinement accordé à celui-là qui, à travers les apparences transitoires des choses, rejoint une essence, un principe supérieur. C'est la paix d'une âme réconciliée avec soi, la réaction d'une créature qui s'éprouve à sa place dans l'univers, qui connaît sa fin et y consent.

Le voyage à pied permet « un contact de tous les instants avec la réalité naturelle ». Cela paraît être une lapalissade, un truisme ! Il sied, néanmoins, de s'en expliquer.

L'avion, l'auto, emportés comme des bolides dans l'espace et sur les routes, estompent, uniformisent les lignes, le mouvement des paysages, brouillent formes et couleurs et bornent les relations humaines à l'aérodrome intercontinental, au distributeur d'essence, au café routier à l'hôtel urbain ou aux pique-nique, saupoudrés de musique nègre, à l'orée d'un bois.

Le piéton, lui, est un explorateur patient et curieux de choses extérieures, avide de contacts humains. Jamais pressé, il va et s'arrête où bon lui semble, suit un chemin de traverse, enfile un sentier feuillu ; il a toute latitude de regarder, d'observer, nouant conversation avec un villageois ou un passant de fortune ; de scruter le détail, variant, à l'infini, ses points de repère, son champ visuel : il enregistre le degré de transparence de l'air, le chassé-croisé des ombres et de la lumière, le jeu folâtreur des nuages ; capte les senteurs de l'humus, suit le paysan à la moisson, prête l'oreille au zéphir qui fait onduler les épis, au vent qui secoue rageusement les frondaisons touffues, à la rumeur confuse des insectes dansant sur l'herbe, au dialogue mélodieux des volatiles dans la ramée.

Les contacts avec la réalité intérieure relèvent de nos « actes de connaissance ». Fruit de la réflexion, de l'expérience, de la culture, ils sont subtiles, malaisés à surprendre et à décrire.

Un paysage est bien souvent quelque chose de subjectif, un « état d'âme » : il reflète, traduit les sentiments, les passions qui s'agitent en nous, nous fait toucher notre grandeur de créature raisonnable, libre ; en contre-partie, il nous engage à nous replier sur soi, afin de mesurer notre petitesse, nos imperfections physiques ; de relever l'ordre providentiel qui préside à la croissance des végétaux, au retour régulier des saisons, les forces élémentaires – l'eau, le vent, le soleil, la sève – qui engendrent et informent la Nature, le milieu ambiant où prend corps et s'épanouit notre individualité sociale.

Ce sont eux qui nous font connaître les grandes idées morales qui régissent l'homme et éclairent sa destinée, la toute-puissance et la bonté du Créateur.

C'est le pont, jeté entre le monde organique et celui de l'esprit, l'individu et le cosmos ; entre la nature, soit le monde de la matière, et l'intelligence, la raison, le libre arbitre, fiefs de l'homme « roseau pensant ».

Ses pérégrinations amènent Duhamel au col de la Vanoise, dans l'une des rares régions de France où de nombreux sites ont conservé leur aspect primitif, sauvage.

Etendu le long du chemin sur une pierre, comme le fait un promeneur las de cheminer longtemps, il observe « un creux de rocher » et dedans une cavité remplie d'humus où avait surgi un jardin.

La description, sobre, faite de notations juxtaposées, eût fait pâlir Balzac de dédain. Notre curiosité et notre fantaisie s'éveillent en sursaut. On s'attendait à une vue cavalière, à une description, par le menu, de l'endroit et des espèces végétales qui l'occupent et on se trouve en présence d'une sèche énumération de plantes connues – fougères, lichen, mousse – de champignons, propres à la zone alpine de moyenne altitude.

Soudain, sans transition, pelouses, massifs, allées, ronds-points, bosquets en miniature, viennent rompre le sortilège de la primitivité et on avise l'œuvre de l'homme, la main d'un jardinier invisible « image même, symbole vivant de la civilisation », car celle-ci n'est autre que la synthèse de la matière et de l'esprit.

Les « bosquets en miniature » nous ramènent à une scène pastorale quelque part dans l'Arcadie heureuse tandis que « l'orée de la forêt » nous initie à l'énigme, à l'envoûtement de la forêt illimitée, qu'on sent proche, étendue au loin, profonde, mystérieuse, peuplée de bons et de mauvais génies.

Vision de fraîcheur, d'innocence, de bonheur où l'on imagine voir des êtres simples, dépourvus de besoins, satisfaits de peu, flâner par les allées du jardin, errer dans les sous-bois, en humant l'air guilleret de la montagne loin du tumulte et des tracasseries du monde artificiel des civilisés.

Dans le dernier alinéa, Duhamel reprend le leit-motif qui lui a servi, au début, de préambule, en le développant sur la manière de s'y prendre afin de « connaître ces merveilles » :

« éprouver de belles lassitudes », car elles nous contraignent à nous arrêter, à nous reposer pour restaurer nos forces et enrichir notre arsenal de sensations et d'images ; « se coucher dans l'herbe ».

Celui qui n'est jamais parti, avec un bagage réduit à l'épaule, « ne sait pas ce que c'est que de partir », parce qu'il a perdu le sens de l'effort, de l'imprévu, la joie de la découverte. « Il ne sait pas davantage ce que c'est que d'arriver », car il ignore le charme des choses qu'on a conquises à la force du poing, d'un cœur humble et soumis.

Vocabulaire

actes de connaissance : actions par lesquelles on se met en relation avec les choses du monde visible et invisible, concret et abstrait.

efficaces : qui atteint son but, qui produit son effet.

la réalité : ce qui est réel, ce qui tient à la nature d'une chose.

(*res* en latin). Contraires : l'irréalité, la fiction, le rêve.

las = fatigué ; *lassitude* : fatigue.

minuscule (minus = moins) : très petit, de petites dimensions.

l'humus : couche de terre arable, noire, entremêlée de racines et de feuilles, riche en éléments nutritifs pour les végétaux ; *humble*, au sens premier, signifie : tourné, penché vers la terre, puis modeste.

l'orée : la lisière, le bord.

éprouver : sentir, ressentir.

le bagage : ensemble des vêtements, des objets qui sont nécessaires à un voyageur. Au sens dérivé et moral, on dira par exemple, qu'un enfant a un maigre bagage de connaissances (une petite quantité).

Applications

1. Rédaction

- a) « Le voyage à pied permet un contact de tous les instants avec la réalité naturelle. » Développez cette pensée de Duhamel, selon votre manière de voir personnelle.
- b) Décrivez la façon dont voyagent la plupart des hommes, les gens d'affaires en particulier, au XX^e siècle. Quels en sont les avantages et les inconvénients ?
- c) Décrivez un jardin, du genre de celui que Duhamel a vu en Savoie, observé par vous chez nous ou ailleurs, et les impressions que vous en avez rapportées.

2. Phraséologie

Faites entrer, dans une phrase courte mais précise, les mots qui suivent : contact – lassitude – humus – coloris – massifs – ronds-points – l'orée – en miniature – éprouver.

La rentrée du troupeau (p. 96)

Se reporter à la note biographique du livre de lecture, p. 389 et à la note historique et littéraire, en tête du chapitre : *Alphonse Daudet s'installe dans son moulin*, p. 82.

Plan

1. Introduction : entrée en matière où Daudet élucide, à l'usage de son interlocuteur qui ne le saurait pas, le phénomène de la transhumance des troupeaux.
2. La rentrée du troupeau en Provence. Récit narré d'après l'ordre chronologique :
 - a) L'attente impatiente du portail ouvert.
 - b) La vision lointaine du troupeau, puis son défilé : béliers, le gros, les mères, les mules rouges, les chiens, deux bergers.
 - c) Le troupeau s'engouffre sous le portail. L'accueil ému de la basse-cour (les paons, le poulailler).
3. L'installation laborieuse au mas, sous l'œil vigilant des chiens.
4. Ce que racontent les chiens à leurs camarades de la ferme.

Interprétation littéraire

Le premier alinéa est bâti sur le contraste entre la vie « à la belle étoile » et la vie au mas, où « l'on revient brouter bourgeoisement ». D'une part, la vie d'aventure, libre, aux espaces illimités, où les pâturages prodiguent une nourriture abondante et qu'il faut, néanmoins, quêter avec peine. De l'autre, la quiétude de l'existence ordonnée des moutons qui trouvent, à leur portée, sur les collines d'un accès facile, leur pâture, et le soir, un asile, proche et sûr au bercail.

La parution des ovidés hantent littéralement l'imagination des gens de l'endroit qui pointent, au fur et à mesure, les étapes de leur avance : « Maintenant, ils sont à Eyguières... au Paradou. »

« Tout à coup, un grand cri, les voilà ! » Cette phrase hâchée, syncopée, tripartite, marque la soudaineté du fait, libère les esprits d'une obsession et traduit, à la fois, la surprise, l'explosion de joie qui s'emparent, au crépuscule, de la foule anonyme : « On se disait... »

« Toute la route semble marcher avec lui dans une gloire de poussière. » C'est comme une vague tellurique : les quadrupèdes absorbent les énergies de la nature, soulèvent la route, l'emportent, masquée aux regards, voilée par l'auréole de célébrité qui nimbe les vainqueurs, après une expédition conquérante.

Voyage triomphal, que scande l'énumération, en une séquence rythmique régulière, des animaux ! Les bergers, eux, ferment le cortège qui les précède et qu'ils symbolisent, pareils à de prestigieux mages antiques.

Grand émoi dans la maison ! Des hérauts, tout chamarrés, « les gros paons verts et or, à crête de tulle » donnent le signal en cornant de la trompette, vénérable instrument, certes, et qui, depuis l'Antiquité, revêt quelque chose de sacré, d'héroïque, d'épique.

Et voilà maintenant le poulailler en émoi. Les animaux s'éveillent en sursaut, impression que reflète bien une sèche énumération : « Pigeons, canards, dindons, pintades », conçue par ordre de hiérarchie ascendante. Une ivresse inaccoutumée

secoue la volaille. L' « air vif », les senteurs aromatisées de l'Alpe y sont bien pour quelque chose, bien sûr, mais il y a aussi la solennité de l'heure !

Qu'ils sont donc vaillants ces chiens de bergers ! On les dirait investis d'une charge pastorale, absorbés par une mission sublime, à telles enseignes qu'ils en oublient les contingences matérielles et restent insensibles au milieu ambiant, à l'appel qui s'élève de la niche et du puits.

Quand le bétail est rentré, la porte close, les bergers à table, c'est alors seulement qu' « ils consentent à gagner le chenil ». Satisfaction du devoir accompli !

En final, après une échappée sur le prosaïsme du train-train quotidien (l'écuelle de soupe lapée), le poète, en une belle envolée poétique, soulignée par la cadence d'une marche pontificale, ramène, par l'entremise des chiens, l'imagination du lecteur, un instant distrait par un fait divers de la Provence, au royaume, à la fois mystérieux, idyllique et redoutable, de la montagne, « où il y a des loups et de grandes digitales de pourpres, pleines de rosée jusqu'au bord ».

Pays de maléfices – les loups –, mais aussi d'enchantement – les digitales – ! Le rêve étoilé l'emportera d'ailleurs sur la terne réalité, puisque la chèvre blanche de M. Seguin rougira de son sang, dans une lutte sans merci avec un mauvais génie de l'Alpe, le loup, le pâturage incendié par les feux du couchant.

Appréciation littéraire

1. *Le pittoresque*. Il relève des traits circonstanciés, précis qui dépeignent la nature et les protagonistes de l'action.

a) *Le paysage*. Il est stylisé à la manière d'un artiste. La montagne n'est point une donnée orographique : c'est le pays des loups et des digitales où on loge à la belle étoile.

La plaine ? C'est le pays où l'on broute bourgeoisement.

b) *Les personnages*. Ils émergent, vivants, auréolés de sentiments humains de la fantaisie créatrice, de l'observation aiguë de cet écrivain, romantique et réaliste tout à la fois, qui a vécu à la campagne, dans l'intimité des gens et des bêtes.

Et voici que chaque animal, le poète en a croqué, en deux coups de plume, la physionomie propre, percé à jour les traits physiques et moraux : « les vieux béliers à l'air sauvage » ; « les mères encombrées de leurs nourrissons » ; ces gringalets d'agneaux, faibles et innocents « naïfs et attendris » ; les « braves chiens de bergers », actifs, consciencieux, toujours à la pointe du combat ; « les grands coquins de bergers », en proie aux caprices des éléments, aux quintes d'humeur de leurs ouailles, un peu espiègles, commis à d'aventureuses randonnées et marqués par la solitude.

2. *La vie*. Elle réside dans le dynamisme qui emporte bêtes et gens vers le destin de créatures simples, rivées à la terre et à l'ingrate, uniforme tâche quotidienne : le portail est dans l'attente ; la route marche ; « le seau a beau faire signe » ; la basse-cour, sur pied de mobilisation, frémit d'impatience et, pareilles aux commères qui cancanent, au village, sur le seuil des portes, « les poules parlent de passer la nuit ».

Paroles, gestes portent l'estampille de l'humanité. Daudet s'identifie avec les fantasmes de sa création. Les béliers s'attendrissent, eux qu'il de nature, sont rudes et hargneux ; les chiens, dociles serviteurs de la maison, semblent avoir

scellé un pacte d'alliance avec l'homme et, résistant à tous les appâts de la séduction, leur conscience professionnelle veille jusqu'à ce que leur mission soit achevée. C'est alors seulement que, semblables à un cercle d'adultes groupés autour de l'âtre, ils font un « brin de causerie – en lapant leur écuelle de soupe ».

3. *La fantaisie* dont, à chaque instant, l'auteur délasse le lecteur aiguise notre imagination, avive notre sensibilité et nous transporte dans un royaume de féerie sur les ailes de la légende : « L'air qui grise et qui fait danser – Le pays où il y a des loups. »
4. *Le ton familier, presque confidentiel* : « Il faut vous dire... à la belle étoile – Rien de charmant comme... » Daudet ne fait jamais fi de son lecteur, secret interlocuteur, toujours présent néanmoins qu'il interpelle sans trêve.
5. *L'émotion* qui affleure reflète la sensibilité délicate, quelque peu morbide qui était celle de ce Méridional raffiné, car ce n'est point en citadin dépaysé, ni en touriste indifférent ou curieux, qu'il regarde passer ce troupeau dont la rentrée est l'événement principal au village, une fête provençale à laquelle il s'intègre corps et âme ; partage l'impatience de ses compatriotes ; il est naturel qu'il s'attendrisse devant les mères brebis lasses, soit de la fête avec le poulailler en émoi, conquis par le charme des « agneaux naïfs » ; qu'il soit rempli d'admiration par ces braves chiens, aussi vaillants que des paladins antiques.
Cette émotion, le lecteur, perméable à la beauté et au sentiment, l'éprouve, à son insu, elle le gagne, le possède et il referme le livre, l'esprit assailli, envoûté par la vision du paradis perdu, retrouvé.

Vocabulaire

c'est l'usage = c'est l'habitude.

à la belle étoile : en plein air.

mas : terme local pour indiquer, en Provence, une ferme.

dans une gloire de poussière : dans un nuage de poussière, pareil à l'auréole qui entoure la tête des saints.

le gros des moutons : le plus grand nombre, la plupart.

leurs nourrissons : leurs petits qu'elles nourrissent encore.

cadis : tissu de laine, étroit et léger.

chape : ornement que le prêtre porte sur les épaules lorsqu'il présente l'ostensoir à la bénédiction du Saint-Sacrement.

défiler : la troupe défile devant le général et les mannequins, devant le public, à la salle d'exposition.

s'engouffrer : pénétrer dans un gouffre ; entrer précipitamment, avec force.

émoi : émotion, bouleversement, branle-bas (verbe *émouvoir*, apparenté à *mouvoir* : mettre en mouvement, en action).

accueillir : recevoir.

en sursaut : en faisant un saut par suite de la surprise qu'on ressent.

griser : ennivrer, rendre gai, alerte, dispos. L'alcool, l'air vif, les plaisirs grisent.

gagner son gîte : se rend à son logis (verbe *gésir* : être étendu, couché).

s'attendrir : perdre son caractère farouche, sauvage ; devenir tendre, doux.

affairés : occupés à faire, avec entrain, quelque chose.

le chien de garde *a beau* les appeler : expression idiomatique, dont le sens est : il s'efforce de les appeler, mais en vain, inutilement.

le loquet : espèce de verrou en bois qui servait, autrefois, à fermer les portes.

la porte à *claire-voie* : formée de planches parallèles et entre lesquelles on distingue le jour.

le *chenil* : la partie d'une ferme où logent les chiens.

consentir à : accepter de.

de *pourpre* : de la couleur de la pourpre, soit d'un rouge vif.

Questionnaire

1. Quel est l'usage, en Provence, quand viennent les chaleurs ?
2. Qu'est-ce qui attendait la rentrée du troupeau ?
3. Comment étaient les bergeries ?
4. Qu'est-ce qu'on se disait d'heure en heure ?
5. Que vit-on le soir ?
6. De qui se composait le troupeau ?
7. Que fit-il ?
8. Comment les paons accueillirent-ils les moutons ?
9. Dites comment le poulailler se réveille en sursaut.
10. Quelles impressions ressentent les béliers, les agneaux ?
11. Qu'est-ce qu'il y a de plus touchant ?
12. Avant de gagner leur chenil, qu'est-ce que les chiens de garde attendent ?
13. Que racontent-ils à leurs camarades de la ferme ?

Les charpentiers (p. 108)

Vue d'ensemble

C'est un épisode, une scène animée, prise sur le vif qui illustre bien le titre de l'ouvrage d'Henri Poupaille, d'où ils sont tirés : *Le pain quotidien*.

On y voit, sur un échafaudage, trois maçons à l'œuvre, Magneux, Coste et Lunel, sans compter des jeunets. Ils travaillent avec conscience, précision, la joie au cœur, dans un magnifique esprit d'entraide et de collaboration avec le sentiment de conquérir leur personnalité, de se sentir « maître de sa force, maître de soi » et d'œuvrer, pour longtemps, en faveur de leurs semblables, de l'humanité.

Le style, fait de phrases courtes, alerte, nerveux, rempli de notations concrètes, parsemé de tours exclamatifs (« Que n'était-il à sa place ! C'est beau ça, c'est grand ! ») où triomphent l'action réfléchie, constructive, le processus du travail de l'artisan décrit par le menu, d'où la note poétique et les réflexions morales ne sont point absentes, donne une impression de vigueur, de spontanéité, de fraîcheur qui colle admirablement au sujet traité.

Ce chapitre est d'ailleurs, peut-être, mieux adapté aux écoliers de la campagne qu'à ceux de la ville. Il leur donnera, à tous, souhaitons-le, le sentiment que le travail manuel, à une époque de mécanisation et de standardisation à outrance, reste perméable à l'humain et n'a pas perdu tous ses titres de noblesse !

Vocabulaire

échafaudage : ensemble de pièces de bois verticales auxquelles sont assujetties des planches disposées horizontalement, à diverses hauteurs, qui permettent aux maçons et aux charpentiers de se mouvoir autour d'un immeuble en construction.

empilement : résultat obtenu en mettant en piles les planches.
copeau : fines lamelles de bois, résidu du rabotage.
humer : sentir, aspirer une odeur ou l'air.
la paume : le creux de la main.
prélever : enlever.
avec une moue d'insatisfaction : avec une mine qui dénotait qu'il n'était point satisfait (content).
sonnaient clair leur chanson rude : le bruit des marteaux composaient une mélodie, une chanson qui n'était point tendre, mais *rude* (quelque peu grossière). ;
les hommes s'interpellaient : s'appelaient à distance.
madrier : planche, fort épaisse, de chêne, de sapin, etc.
mât : longue pièce de bois qui sert à supporter la voilure d'un bateau ou, ici, l'échafaudage.
oublieux du risque : qui oubliaient le risque.
perpétuel : continu.
avec une pointe de jalousie : un brin...
effluves : émanations qui émanent des corps organisés.
relent : odeur mauvaise, détestable, qui vous prend à la gorge.
en somme : après tout, en définitive.
ranimés (re + animer = donner vie) : redonner de la vie, de la vigueur.
pygmée : homme primitif de très petite taille, nain.
atténuer : diminuer, adoucir, rendre moins sensible.
s'encastrer : pénétrer dedans grâce à une entaille pratiquée.
le plan ébauché : dessiné à grands traits (une ébauche, ébaucher).
fignolage : action de fignoler (perfectionner, rendre fin, joli par des retouches légères).
muscle à muscle : un muscle placé sur l'autre.
se constitue : se forme.
d'une utilité absolue (complète), *immédiate* (valable pour l'instant présent),
*défi*era les années : résistera à l'usure du temps (un défi). Ne pas confondre *défi*er et se *méfier* : je vous défie d'accomplir cette performance sportive ; les gens d'une honnêteté douteuse se méfient souvent de leurs voisins à qui ils attribuent des intentions qu'ils n'ont point.
en vue de : pour, en songeant à.
carcasse : squelette.
combler : remplir.
le mortier : combinaison d'eau de sable et de chaux.

Questionnaire

1. Que faisait Magneux ? Et Coste ?
2. Où s'arrête Magneux ?
3. Que faisaient en haut plusieurs compagnons ?
4. Comment travaillait Lunel ?
5. Quelle impression éprouve-t-on sur un échafaudage ?
6. Qu'est-ce qui vous monte aux narines ?
7. Qu'est-ce qu'on observe en jetant un regard derrière soi ?
8. Pourquoi le métier de charpentier est-il magnifique ?
9. Qu'exige chaque détail du plan ?

10. Que fera ce grand corps, constitué muscle à muscle ?
11. En vue de quoi travaille le charpentier ?
12. Que feront des centaines d'hommes ?

Un grand aviateur suisse (p. 157)

Introduction

L'époque où il nous échoit de vivre, en 1961, emportée à un rythme vertigineux, éprise de succès matériels et de divertissements frivoles, est peut-être moins fertile en héros de toutes sortes que la période d'euphorie, mieux équilibrée, plus perméable à la culture désintéressée que la nôtre, aux goûts plus simples, à laquelle mit un terme tragique, en 1914, le canon de Charleroi.

La science, celle de l'aéronautique en particulier, gigotait encore dans ses langes.

Avec des appareils – monoplans, biplans – qui nous font presque sourire aujourd'hui, des techniques beaucoup moins poussées, des aviateurs soumis à une formation plus brève et moins complète, alors ceux qui se livraient à ce métier, noble et dangereux s'il en est, voyaient, plus que des perspectives de lucre ou de gloriole, d'abord une mission à accomplir le service d'autrui, l'avancement de la science, un drille de la volonté, un perfectionnement de tout l'être humain.

Pourtant, l'aviation, telle quelle se présente au début de ce siècle enregistre, en France les noms prestigieux de Blériot, Farman, Funk, Guynemer et, en Suisse, à côté de maints héros éponymes : Favez, Grandjean, Progin, Fischer... celui d'Oscar Bider.

Son aspect physique, reflétant la robustesse, l'assurance imperturbable des sommets alpins, s'accordait à merveille avec la lucidité intellectuelle, le cœur généreux, l'énergie, l'intrépidité de ce mage de l'infini, as des manœuvres acrobatiques est à qui – puisqu'il fut foudroyé au sol à l'âge de 28 ans –, offrant, à la gloire des ailes et de la Patrie, sa vie en holocauste la brièveté de son périple mortel ne concéda point de déployer tous ses dons et de réaliser tous ses rêves.

Néanmoins, il reste le promoteur, le pionnier de l'aviation, commerciale et militaire suisse et, toutes proportions gardées, un grand aviateur des temps modernes.

Chez nous, il fait figure de héros national. A cet égard, il mérite d'être proposé en exemple à la méditation de la jeunesse des écoles qui ne sera pas insensible à la « morale de dépassement », si chère à Antoine de Saint-Exupéry, qui inspira son action ici-bas et qui trouvera, en lui, une incitation au progrès et au bien.

Puisse cette narration, primesautière, allègre, vivante, où Otto Walter a consigné ses derniers exploits, redire aux écoliers le prix de la jeunesse active, de l'effort constructif et la valeur de l'héroïsme !

Vocabulaire

d'un éclat métallique : qui brille à la manière du métal.

il respirait la paix et la maturité : on lisait, sur sa physionomie, un équilibre intérieur et une grande expérience des hommes (la *maturité* état de ce qui est mûr – les fruits arrivent à maturité).

on le compare à *un champ de blé ondoyant*, car les blés mûrs résistent à la force du vent et ne font qu'*ondoyer* (se mouvoir légèrement, à l'image de l'eau (l'onde) en petites vagues successives).

le destin = la destinée : ce à quoi nous sommes destinés, ce qui doit nécessairement nous arriver, sur la terre, soit que cela résulte de la nature des choses, soit de la volonté de la Providence.

Pau : ville de France, dans les Pyrénées.

Blériot : marque d'aéroplanes, du nom de l'inventeur français qui, le premier, avait traversé la Manche.

au nom *prestigieux* : très célèbre, qui excite l'admiration (prestige).

frêle : gracile, délicat, menu, peu solide, fragile.

aux ailes *déployées* : étendues.

une nuée multicolore : un nuage qui a plusieurs couleurs ; ici, cela signifie : un grand nombre, une grande quantité.

déverser : verser, dégorger, faire sortir à grands flots.

ce fut un ouragan : ce fut un tonnerre d'exclamations, de cris de joie, un bruit, un vacarme, pareils à ceux de l'ouragan (la tempête).

retentir : résonner, se répercuter.

dans une *envolée prodigieuse* : dans un élan extraordinaire, qui frappait les imaginations, tenait du prodige (miracle).

sonner à toute volée : de manière que les battants des cloches viennent, rapidement, à coups larges, amples, en frapper les parois.

une couronne de *laurier* : plante qui servait, chez les Anciens déjà, à récompenser un général victorieux, une personne qui avait remporté un concours, s'était distinguée aux jeux sportifs.

revendiquer un nouveau titre de gloire : *revendiquer* : réclamer, exiger ; un *titre de gloire* : une raison d'être fier, orgueilleux, glorieux.

en un vol *trionphal* : qui avait quelque chose d'un triomphe, d'une cérémonie publique, solennelle, avec cortège, en l'honneur d'un héros.

il avait accompli : il avait fait, effectué, couvert.

un exercice d'*acrobatie* : qui est propre à un *acrobate* (danseur ou danseuse de corde ; gymnaste qui exécute des exercices dangereux qui demandent de la force, de la souplesse, de l'esprit d'initiative).

Valence : ville du sud de la France, sur le Rhône.

un *héros national* : un personnage valeureux, digne de l'admiration et du culte de la nation. Guillaume Tell en est un.

Plan

1. Portrait physique et moral d'Oscar Bider.
2. Formation à Pau.
3. Carrière de l'aviateur :
 - a) Premier exploit : transvol des Pyrénées.
 - b) Le survol, en 1913, de la maison paternelle à Langenbruck. Explosion d'enthousiasme chez la population.
 - c) Même année : traversée des Alpes de Berne à Milan, avec atterrissage à Sion.
4. L'annonce publique de sa mort, par accident, le 7 juillet 1919, et le deuil du pays.

5. Conclusion :

- a) Oscar Bider, pionnier de l'aviation suisse.
- b) Héros national.

Questionnaire

1. Faites le portrait de l'aviateur Bider.
2. Qui avait formé le projet de franchir les Pyrénées jusqu'à Madrid ?
3. Qui a remporté le prix ? Sur quel aéroplane ?
4. Comment fut accueilli Bider à Langenbruck ?
5. Comment la jeunesse salua-t-elle le grand pilote de l'aviation suisse naissante ?
6. De quelle manière le Valais lui a-t-il rendu hommage ?
7. Quelles indications portait la feuille qui annonçait la mort tragique de l'aviateur ?
8. A quelle manifestation a donné lieu l'enterrement de Bider à Langenbruck ?
9. Qu'est-ce que nous lui devons ?

Le fatal étonnement de Guerriot (p. 187)

Note biographique sur Louis Pergaud, p. 392.

Plan

1. Revenant de la cueillette des noisettes, surpris par un claquement sec, il grimpe tout droit à un gros charme, sous lequel il y avait un homme, pas dangereux et, dessus, un timide écureuil.
2. L'homme porta un long tube à son épaule dont l'animal, angoissé mais fasciné, regarde le trou noir et l'œil rond du chasseur. Il éprouve la nostalgie du bonheur passé.
3. Guerriot songe à fuir, à secouer l'arbre. Trop tard !
4. Un immense éclair jaillit du fusil, l'écureuil frappé à mort dégringole et s'abat sur le sol.

Vue d'ensemble

Notez le caractère original, pittoresque de ce récit où les choses, les bêtes, les êtres humains, croqués, dans un style nerveux, haletant, assument une valeur presque symbolique, des proportions outrées : le fusil = un long tube ; sa bouche = un « trou noir » ; les yeux du chasseur « l'œil rond de l'homme rivé sur le canon ».

On frémit d'impatience, on se demande comment ça va tourner, quelles sont les intentions de « l'étranger à deux pattes », quelle sera la réaction de Guerriot, redoutant pour sa peau et celle de l'écureuil qui, lui, est partagé entre des sentiments de nature diverse : curiosité, méfiance, insouciance, fascination exercée par l'engin mortel et « l'éclat flamboyant de l'œil ».

Finalement, au dernier alinéa, on pressent Guerriot en danger qui souhaite fuir et sauver la pauvre bête à qui on l'imagine lié par une secrète prédilection.

On frémit d'horreur et d'indignation au massacre cruel dans un « immense éclair rouge » de la jolie, innocente pauvre bête au poitrail blanc qui s'abat au sol, emportant « entre ses petites mâchoires raidies par l'étonnement suprême de la

mort » une noisette déchaulée, symbole d'une préoccupation, d'un besoin vital, du bonheur évanoui et du paradis perdu.

Vocabulaire

la quiétude : la tranquillité (quiet, inquiet, quiétude, inquiétude, inquiéter).

le labeur : le travail (latin : *labor*, de *laborare* = travailler).

approprié à : convenable à.

cette provende : cette nourriture.

des sons *gutturaux* (*guttural*, adjectif = de la gorge) : rauques, caverneux, étouffés.

hors d'atteinte de : hors de la portée de, à l'abri du danger.

considérait : regardait, observait avec une certaine attention.

du côté opposé : du côté contraire.

dissimulant : cachant (simuler = faire semblant ; simulateur ; dissimuler, dissimulateur, dissimulation).

le fût : le tronc (la futaie = ensemble des fûts).

sauter au large : s'éloigner, s'écarter vivement.

il sembla diminuer de grosseur parce qu'ils s'accroupit pour mettre en joue son gibier.

apoltroni : rendu timide, peureux, poltron, craintif.

progressivement : peu à peu, graduellement.

inquiet : troublé, dérangé.

s'immobilisa : devint immobile, ne bougea plus.

un malaise : un sentiment d'inquiétude, une indisposition, un trouble organique passager qui vous met mal à son aise.

fasciné : 1° au sens premier = qui vous entraîne, prend possession de tout l'être, vous lie (faisceau) ; 2° d'une manière générale = qui attire fortement, conquiert, séduit, charme, envoûte, exerce un pouvoir magique.

assemblage (*assembl* + *age*, suffixe dénotant la pluralité) : ensemble, réunion de plusieurs choses, soit au physique, soit au moral. Ainsi : village, ramage, cordage, pâturage, lignage.

flamboyer : produire l'éclat d'une flamme, une lueur rougeâtre.

surplomber : dominer ; les falaises grises du Schœnberg surplombent la Sarine.

le logis aérien : métaphore, périphrase servant à désigner le trou que l'écureuil pratique dans le tronc d'un arbre pour y amasser et entreposer ses provisions d'hiver.

tenter le geste : essayer...

esquisser l'élan : commencer à prendre l'élan. 1° sens : trait initial rapide d'un dessin (ital. *schizzo*) 2° sens dérivé, général de : commencer, s'apprêter à faire, ébaucher.

cingler. 1° au sens technique, se dit d'un bateau qui navigue dans une direction déterminée, 2° par dérivation, atteindre directement, comme ici « cingle le cœur chaud. Le 1^{er} est intransitif, le 2^e transitif.

saisissement : ce qui saisit, frappe, émeut, une émotion.

déchauler : enlever la chaux ; ici, l'enveloppe extérieure.

suprême : qui est tout en haut, à la partie supérieure ou, ici, au sens moral : intense, très fort. Les mâchoires de l'écureuil, dans la surprise, la stupeur causée par cette mort rapide, brutale, inattendue, se sont raidies, immobilisées.

Questionnaire

1. Que faisait Guerriot après une bonne récolte ?
2. Arrivé aux premières branches, que fit-il ?
3. Où était « l'étranger à deux pattes » ? Qui était-ce ?
4. Dissimulant son corps, qui regarde-t-il, à son tour ?
5. Pour quelles raisons, cet homme n'était-il pas dangereux ?
6. Guerriot, prenait-il garde à lui ?
7. Que fit, lentement, l'autre ?
8. Quel sentiment éprouva l'écureuil lorsque le tube s'immobilisa ?
9. Que sentait-il ?
10. Par quoi était-il attiré ?
11. Par quelle vision est hanté l'écureuil ?
12. Que voulut faire Guerriot ?
13. Qu'est-ce qui se produisit, alors ?
14. Que fit la pauvre bête ?
15. Que tenait-elle entre ses mâchoires raidies ?

Pourquoi j'aime mon pays (p. 229)

Note biographique : Voir le manuel, p. 393.

Introduction

M. Gonzague de Reynold, l'alerte écrivain qui fêtait l'an dernier son 80^e anniversaire, est du nombre de nos rares Suisses qui ait approché, sous toutes ses facettes, connu et aimé son pays.

Il en a donné une preuve manifeste dans ce beau livre intitulé *Cités et pays suisses*, issu avant 1914 et réédité, en un volume, en 1948, qu'on souhaiterait voir dans les mains des enfants et des adultes.

Il a eu le mérite de comprendre que la valeur d'une nation ne réside pas uniquement dans ses dimensions physiques, son potentiel économique, militaire, son rayonnement politique, mais dans son âme, avec les valeurs morales, spirituelles qu'elle enclot, dans les chefs-d'œuvre de ses artistes et de ses penseurs, dans la poésie qui se dégage de ses paysages.

On le saisit d'emblée en parcourant ce chapitre, si court, mais si riche de substance, tout empreint de poésie, écrit d'une manière si concrète, si simple que n'importe quel grand écolier peut se l'approprier et en faire son miel.

Vocabulaire

Le référendum (se référer = se rapporter à) : droit des citoyens d'exiger qu'une loi, déjà votée par l'autorité législative, soit soumise à la votation du peuple (nombre de signatures requises : 30 000 pour la Confédération, 6000 pour le canton).

l'initiative : prendre une initiative : se proposer de faire quelque chose dont on a eu l'idée première. *Droit d'initiative* : droit réservé aux citoyens de proposer une loi nouvelle ou de modifier une loi existante. (Nombre de signatures requises : 50 000 au fédéral, 6000 au cantonal).

l'urne électorale (*électoral*, adjectif du verbe *élire* ; *électeur* = celui qui élit) : caisse en forme d'urne, dans laquelle sont introduits les bulletins de vote. C'est le symbole du suffrage universel.

Géronde : couvent de religieuses bernardines, au bord du lac du même nom, près de Sierre.

forêt de Finges : elle se situe entre Sierre et Loèche, sur le large cône de déjection de l'Illgraben ; c'est une étendue boisée, déserte et sauvage où se déroulèrent, au moyen âge, des combats et des actes de brigandage.

rythme : mouvement, succession des temps forts et des temps faibles en musique. Le mot s'applique aussi aux actions, aux moments, aux lignes d'un paysage, aux organismes (croissance).

Fontaines de Fribourg et Berne : elles ont été sculptées au début du XVI^e siècle par Hans Geiler et Hans Gieng.

Pont de Lucerne (voir manuel de géographie de la Suisse, p. 41).

Façades de Stein (idem, p. 47).

Château de Bellinzona (idem, p. 35).

Château de Tourbillon (idem, p. 33).

Idée générale

On ne connaît bien son pays que si l'on a saisi la beauté de son visage, étudié son histoire, ses traditions, ses œuvres littéraires et artistiques, plutôt que de se borner à ses institutions politiques qui sont d'origine relativement récente.

Style

Il convient de faire remarquer la construction des phrases, particulière à Gonzague de Reynold. Depuis le début jusqu'à la fin du 2^e alinéa, il serait loisible de remplacer tous les points par des virgules.

Notez le rythme binaire du 2^e alinéa, doublé parfois encore : une inscription... un écusson... – une bannière... un soldat... ; les cloches... une chanson... – des paysages, des souvenirs, la terre et les morts –.

Exercice d'analyse logique

- a) Rechercher tous les sujets qui se rapportent à : m'ont appris à aimer cette terre, proposition principale.
- b) Souligner toutes les propositions relatives.

Exercice de lecture

Il serait bon, conjointement à la leçon de géographie, de faire aux élèves dans *Cités et pays suisses*, les pages où l'auteur témoigne de sa sensibilité et de son admiration pour les beautés naturelles de la Suisse.

Pourquoi y a-t-il une république et canton de Fribourg ? (p. 244)

Introduction

Mis à part, peut-être *Un siècle d'histoire fribourgeoise*, de M^{lle} Jeanne Niquille, alors archiviste d'Etat, conçu en 1941 et la récente magnifique *Histoire de la Suisse*, œuvre de M. le chanoine Pfulg, les deux réalisés pour les écoles d'ailleurs, et nombre de pages de *Cités et pays suisses*, de M. Gonzague de Reynold, on peut affirmer que rares sont les textes, ayant trait à notre histoire, tant locale, que cantonale ou helvétique, logiquement bâtis, clairement et poétiquement rédigés qui offrent aux enfants une synthèse organique, les étapes de l'évolution politique et sociale, éclairée par les disciplines auxiliaires de l'histoire : la géographie, l'économie, les beaux-arts, la philosophie et la littérature.

Nul n'y a mieux réussi, en Suisse romande, que M. Gonzague de Reynold, le châtelain de Cressier-sur-Morat, Fribourgeois par ses ascendances, sa formation, auteur du jeu scénique *Noir et Blanc*, fin connaisseur des gens et des choses de la Nuithonie, ardent patriote suisse qui a élargi son horizon coutumier, ses investigations et ses sympathies jusqu'aux confins de l'Europe et du monde.

Fidèle à une préoccupation actuelle, ses *Cercles concentriques*, titre de l'un de ses ouvrages, il a récidivé, en consacrant aux élèves des écoles primaires une série d'aperçus vivants et clairs sur la République et canton de Fribourg, la Suisse et l'Europe.

Le présent chapitre pourrait s'intituler ! Le canton de Fribourg, notre patrie, car, bien que nous en ayons, en réalité trois : Fribourg, la Confédération et l'Europe – notre particularisme répugne, parfois, à l'admettre –, il sied de partir des petits ensembles pour saisir la filiation qui les unit aux plus grands et les y insérer sans heurt.

Les deux autres chapitres : *Pourquoi y a-t-il une terre suisse ?* (p. 254) et *Pourquoi y a-t-il une Confédération suisse ?* (p. 259). Il convient de les avoir tous présents à l'esprit et de ne jamais les dissocier.

De traiter comme un tout logique, indissoluble, cette trilogie qui procède d'un esprit, d'une méthode et d'une écriture identiques.

L'esprit est celui d'un démocrate chrétien, soucieux des valeurs morales et du bien commun qui veut expliquer le présent par le passé et, les dépouillant de leurs scories, des éléments morts, contruire, en les amalgamant, la Cité future.

La méthode ? Aller du simple au composé, du concret à l'abstrait ; partir de la terre, essentiellement une donnée de la nature, pour s'élever aux hommes qui eux font l'histoire. « La patrie, c'est une terre et une histoire » : donnée que l'auteur applique, en les comparant, aussi bien à la Suisse qu'au canton. La promenade, la carte – ajoutons-y le film, l'illustré, le reportage – nous en révèlent le visage, les traits physiques, le tempérament. L'expérience, la réflexion, notre culture révèlent le comment et le pourquoi des actes que posèrent nos ancêtres, jadis, et comment ils parvinrent à un état social de plus en plus complexe et éloigné de la barbarie.

Il convient, pour la compréhension de ces chapitres, que tant les élèves que les maîtres aient constamment présents à l'esprit le schéma, l'ordonnance selon lesquels s'ordonnent les points secondaires autour des idées principales. Un commentaire, qui dégènerait d'ailleurs bientôt en paraphrase, serait, nous semble-t-il, superflu, puisque la pensée ainsi que le style y sont très clairs.

Plan

Introduction :

- a) Notion de patrie.
- b) Nous en avons trois (Fribourg, la Suisse, l'Europe).

I. La terre de Fribourg

On connaît la géographie par la carte et la promenade.

- 1. *La carte* nous révèle :
 - a) *sa forme* ovale que l'axe de la Sarine scinde en deux (Alpes, Préalpes, collines-campagnes, forêts et lacs).
 - b) *sa situation*, sur le Plateau (peu étendu, resserré, accidenté), à l'écart des courants de la civilisation.
- 2. *La promenade* : panorama du pays de Fribourg, d'un belvédère, le Vully : paysage, à la taille de l'homme, qui s'élève graduellement.

II. La ville et la république et canton de Fribourg

1. Naissance de Fribourg

- 1. *L'Uechtland* ou *Nuithonie* : haut-pays, mal peuplé, sauvage, qui manque de frontières et d'unité politique.
- 2. *Origines de Fribourg et de son fondateur* :
 - 1° Celles du fondateur, Berthold IV de Zaehringen, (Forêt-Noire).
 - 2° Les raisons qui le poussent à fonder Fribourg :
 - a) Honorer la mémoire de son père, Conrad, fondateur de Fribourg-en-Brisgau.
 - b) Les Zaehringen, nommés gouverneurs de la Bourgogne, veulent réduire à l'obéissance les seigneurs rebelles de la Suisse romande (noblesse féodale et évêques).
- 3. *Fondation de Fribourg* :
 - 1° Elle présente deux avantages : militaire et commercial.
 - 2° Ce sera donc une forteresse et un marché.
 - a) Une *forteresse*, dont l'emplacement sur les rochers de la Sarine est favorable à la défense sur trois côtés.
 - b) Un *marché*, sur la tête de pont de la rive droite. L'endroit s'y prête, près du promontoire (Linda) et permet de commencer avec les régions industrielles de l'étranger (Rhénanie, Souabe, Flandres).
Il s'y croise d'anciennes routes qui relient la cité au domaine des Zaehringen (Berthoud).

2. De la ville au canton

- 1. *La ville forte est debout* : bourgade rustique où s'élèvent le château, le marché, un parc à bestiaux, l'église romane ; elle est protégée à l'ouest contre les incursions ennemies.
- 2. *Pourquoi Fribourg n'est pas demeurée une simple bourgade et n'a pas été absorbée par sa puissante voisine, Berne ?*

Deux raisons :

- 1^o Berthold IV a compris les avantages qu'offrait, à cet endroit, la fondation d'une ville et les Fribourgeois eurent le mérite de savoir les exploiter.
- 2^o La Nuithonie avait besoin d'un centre, et Fribourg, d'une terre. Conséquence : de leur alliance naquit le canton de Fribourg.
3. *Fribourg met six siècles pour accéder, avec des hauts et des bas, au rang de Ville et République.*

Pointons les sommets de la courbe de son histoire :

- 1^o *Le XIV^e siècle*, à qui le XIII^e a montré la voie : industries des draps, des cuirs et du fromage.
- 2^o *Les guerres de Bourgogne*. Magistrats et hommes de guerre cueillent les lauriers de la victoire. Grâce à eux, Fribourg : devient un Etat, bénéficie du statut de « ville impériale » et se fait admettre dans une forte coalition européenne, les Ligues suisses.
- 3^o *La crise de la Réforme*. L'esprit de foi, la clairvoyance, l'audace des hommes d'Etat et d'Eglise empêchent Fribourg de perdre ses croyances religieuses et d'être absorbée par Berne.
- 4^o *Désormais*, Fribourg – comme les Confédérés – à défaut de richesses économiques et de rayonnement politique, sera une *ville d'études*. Et à la fin du XIX^e siècle, son université, catholique et internationale, confèrera à la petite cité zaehringuienne, une *vocation européenne, mondiale et chrétienne*.

Vocabulaire

distinguer : séparer du regard ou de l'esprit.

joux : forêt.

notre écusson coupé de sable et d'argent : comprenant une partie supérieure blanche et une partie inférieure noire.

Seeland : région naturelle comprise entre les lacs de Morat, Neuchâtel et Bienne.

germanique, du mot Germanie : ancienne Allemagne.

une masse : un volume de terre.

dans un relatif isolement : presque, mais pas tout à fait isolé.

sans heurt : sans obstacle.

crêtes : ligne plus ou moins plate qui marque le sommet d'une chaîne de montagnes.

encombrer : occuper une place qui est réservée à autre chose. Les bagages encombrèrent parfois le hall de la gare.

les périls : les dangers.

la malice : la méchanceté, état d'esprit d'une personne qui est souvent disposée à voir tout en mal.

cette vertu de nous rassurer : ce pouvoir, cette faculté.

friches : terrains qui ne sont pas cultivés.

cachet : empreinte laissée sur le papier, le cuir, le parchemin par la cire.

transjurane : de l'autre côté du Jura.

cisjurane : de ce côté-ci du Jura.

contraints : obligés, forcés.

fonder une ville de toutes pièces : de fond en comble, sans qu'il existât rien auparavant.

le cours *encaissé* : profond et étroit, bordé de falaises.

promontoire : terrain surélevé qui s'avance sur le vide, sur une plaine ou sur l'eau.
une place *inexpugnable* : une place que l'on ne peut pas investir, prendre par la force (*in* = préfixe négatif + *ex* = de dehors + *pugn* = point + *able* = suffixe).
gué : passage, sur une rivière, où on peut facilement traverser, parce que le niveau de l'eau est bas.

la majorité : le plus grand nombre.

suzerain : seigneur.

succéder à : venir après.

la force motrice : la force qui met en marche le moteur, qui donne le branle.

matière première : ce sont les végétaux ou les métaux dont se sert l'industrie pour les transformer en produits fabriqués : le fer, l'or, le pétrole, le caoutchouc, le blé, le coton, la laine, la soie, etc...

faire du luxe : faire des objets de luxe, des choses qui ne sont pas nécessaires à la vie ordinaire.

magistrat : le juge, le Conseiller d'Etat, le préfet...

enclaver : enfermer. Surpierre est une enclave fribourgeoise en pays de Vaud.

s'achever : se terminer, se finir.

doter (la dot) : Bien qu'une femme apporte en mariage.

Questionnaire

1. Quelles patries un Fribourgeois a-t-il ?
2. Comment peut-on reconnaître la terre fribourgeoise ?
3. Que nous montre la carte ?
4. Quels sont les trois éléments géographiques qui forment la Suisse ?
5. Qu'est le Plateau ?
6. Qu'est-ce qui explique que notre pays ait été longtemps à l'écart des grandes artères de la circulation ?
7. A quoi M. de Reynold compare-t-il la terre fribourgeoise ?
8. Pourquoi nous rassure-t-elle ?
9. Que signifie le mot Uechtland ou Nuithonie ?
10. Qui est le fondateur de Fribourg ?
11. Pourquoi lui a-t-il donné ce nom ?
12. Quelles raisons avait-il de fonder cette ville ?
13. Par qui a-t-il été conseillé ?
14. Quels avantages présentait Fribourg ?
15. A quoi l'emplacement que le duc avait choisi était favorable ?
16. Montrez comment il se prêtait admirablement à l'établissement d'un marché.
17. Que voyait-on dans la ville forte ?
18. Pourquoi Fribourg n'est-elle pas demeurée une simple bourgade et n'a-t-elle pas été absorbée par Berne ?
19. Nommez trois sommets de l'histoire de Fribourg, à partir de sa fondation.
20. Pourquoi Fribourg devient-elle une ville d'études, après la Réforme ?
21. L'est-elle encore aujourd'hui ? Donnez-en une preuve.

Pourquoi y a-t-il une terre suisse ? (p. 254)

Plan

1. Origine de la terre suisse :

Phénomène géologique : le resserrement des Alpes, du Jura et du Plateau comme on l'observe du Guintzet, un soir d'été, qui s'est produit au cœur de la péninsule européenne.

2. Nature de notre terre :

1^o Espace libre que la nature a inséré entre l'Allemagne, la France, l'Italie et les pays danubiens.

Encadrée par le Rhin, le Jura, les Alpes centrales et ouverte sur les quatre horizons de l'Europe (elle en est le centre, le carrefour).

Exemple : le Saint-Gothard, passage le plus direct entre le nord et le midi de l'Europe, d'où jaillissent quatre cours d'eau qui ont creusé.

2^o Un système de relations intérieures branché sur des relations européennes (le Plateau fait communiquer le Rhin et le Rhône ; le val d'Urseren, de la vallée du Rhône à celle du Rhin ; le Gothard (Bâle-Lugano) ; les cols pénins et rhétiques relient l'Italie au nord de l'Europe ; la Suisse envoie ses eaux à quatre mers (du Nord, Océan atlantique, Méditerranée occidentale, mer Noire).

Les Alpes, dont nous occupons le centre, sont les protectrices de la Méditerranée.

Vocabulaire

se contracter : diminuer de volume (contraire : se dilater).

lac Bodan ou Bodensee ou lac de Constance.

se rendre compte : comprendre, saisir.

une buée : un léger brouillard, comme celui dont la vapeur recouvre une vitre froide.

signaler : faire signaler, indiquer, faire voir (signe, signer, signaler, signalisation, insigne).

péninsule : large étendue de terre comprise entre trois mers (*insula* = île, en latin).

insérer : on insère un feuillet dans un livre ou un cahier, ou un article dans un journal (insertion).

bastion : forteresse, place-forte, fort, fortin. Au sens figuré : point de résistance : l'Irlande et l'Espagne restent en Europe les bastions du catholicisme.

franchir : passer par-dessus ou traverser un obstacle : on franchit un fossé, une vallée mais on *traverse* un pont ou un viaduc.

donner une définition ou *définir* : dire ce qu'est une chose.

aboutir à : 1^{er} sens : parvenir à, arriver au bout, à l'extrémité, 2^e sens : réussir : les démarches que j'ai entreprises n'ont pas abouti.

le bassin : ensemble des eaux qui se déversent dans un fleuve ou dans une mer : le bassin de la Méditerranée, celui du Rhône ou de l'Inn.

Méditerranée : mot latin qui signifie : au milieu des terres, car elle se trouvait, à l'époque antique, au centre des terres connues et civilisées qui se rattachaient à l'empire de Rome.

Questionnaire

1. Pourquoi y a-t-il une terre suisse ?
2. Lors de la bataille géologique, qu'ont fait les Alpes ?

3. Qu'a fait une ligne de vieilles montagnes, attachée aux Alpes ?
4. Qu'est-ce qui a formé la terre suisse ?
5. Où est compris notre espace libre ?
6. A quoi le compare joliment M. de Reynold ?
7. Qu'est-ce qui lui donne l'apparence d'un pays fermé ?
8. En réalité, sur quoi est ouverte la terre suisse ?
9. Expliquez, en apportant un exemple, en quoi la Suisse est le carrefour et le château d'eau de l'Europe.
10. Quelles impressions contraires éprouve-t-on au Saint-Gothard ?
11. Comment s'expliquent-elles ?
12. Quelles rivières en jaillissent et que forment-elles ?
13. Quelle seconde définition l'auteur donne-t-il de la Suisse ?
14. Quel rôle joue la route du Plateau ? le Val d'Urseren ? la troisième ?
15. Nommez une ville qui est une double porte ?
16. Nommez des cols rhétiques qui font communiquer la péninsule italienne et le nord de l'Europe.
17. A quelles mers la Suisse envoie-t-elle ses eaux ?
18. Quel rôle joue la mer Méditerranée ?

Idée à retenir

La terre suisse est un espace libre, au centre de l'Europe, encadré par le Jura, les Alpes et le Rhin. Elle est bien fermée, protégée par des obstacles naturels, mais ouverte sur les quatre horizons de l'Europe.

C'est aussi un système de relations intérieures, relié au système des relations extérieures.

Pourquoi y a-t-il une confédération suisse ? (p. 259)

Commentaire marginal

En 1938, dans *Conscience de la Suisse, Billets à ces Messieurs de Berne*, Gonzague de Reynold écrivait : « Quand un petit pays veut résister à la tempête, il faut qu'il se tienne debout sur sa plus grande dimension. Or, nous n'avons qu'une seule grande dimension : notre histoire. »

Ayant pointé les sommets de la courbe historique de Fribourg, circonscrit et défini notre espace géographique suisse, passant de la terre aux hommes, il aborde, en historien, sociologue et juriste – car il participe, à l'occasion, des trois – notre vie politique et la structure de notre Etat.

Il est hanté, comme Napoléon, par cette idée que le fédéralisme répond à la nature de notre pays. André Siegfried, lui, rétorquerait qu'à l'époque de l'intégration nucléaire, de l'automation, où la bureaucratie prolifère à un rythme accéléré, les tâches sociales croissent démesurément et la recherche scientifique, effectuée sur le plan international, exige une équipe de spécialistes et d'énormes capitaux, on constate, en Suisse, que les compétences du gouvernement fédéral tendent toujours plus à empiéter sur les attributions cantonales.

M. de Reynold relève avec pertinence que la structure fédéraliste de notre pays tient aux facteurs suivants : situation au centre du vieux continent, foyer des

diverses formes majeures de civilisation ; compartimentage du sol, propice à l'éclosion de cités, d'Etats, dégagés des grands ensembles voisins (France, Allemagne, Italie), dissemblables par leurs origines, la confession, néanmoins mûs par la volonté de vivre ensemble ; par des intérêts vitaux, le besoin de la défense commune en particulier.

Dans ce but ils se sont liés par des alliances, partielles et temporaires d'abord, puis durables – songeons à l'alliance perpétuelle qui unit les Suisses à la France, de 1516 à 1789, en une confédération d'Etats, souverains dans tous les domaines qui ne sont pas réservés au pouvoir central (armée, douanes, PTT, régie des alcools, chemins de fer, relations extérieures).

Le système fédéral, déclarait encore Napoléon, qui est contraire à l'intérêt des grands Etats (et l'Amérique ?) parce qu'il morcelle leurs forces, est très favorable aux petits, parce qu'il leur laisse toute leur vigueur naturelle.

Une « confédération » ? Qu'est-ce à dire ? Remontons à l'étymologie : cum + foederis = alliance avec. La Suisse s'est formée non par unifications, mais par agrégations successives à un noyau central, les Waldstæten. Elle témoigne d'une lente collaboration entre éléments germaniques et latins, les premiers sont d'ailleurs en passe, actuellement, n'était la présence de Genève, foyer international, de supplanter les seconds.

« C'est par les cantons, note M. de Reynold, dans l'ouvrage cité plus haut, que la Suisse est assez forte pour vivre la vie européenne, assez saine pour assimiler les influences étrangères, assez universelle pour se dépasser soi-même. »

Donc, la défense commune est la nécessité primordiale qui s'imposa à l'ancienne Suisse qui mit six siècles à se constituer. Elle naît d'une ligue militaire.

Et l'on verra, au berceau de la Confédération, en 1291, 1315, puis en 1389 (convenant de Sempach) et en 1637 (défensional de Wyl), posées les bases de son organisation militaire.

Elle s'effectuera par étapes, les contingentements cantonaux d'abord, puis l'armée fédérale, dès le début du XIX^e siècle à qui Napoléon refusera un Etat-Major, l'armée suisse enfin, à partir de 1848.

Parmi les conditions que suppose la défense commune, la plus importante est, certes, une politique extérieure commune. L'on sait à quel point les lenteurs de la Diète nuisirent à la bonne marche de la Confédération !

Aujourd'hui, avec l'existence de l'aviation, des armes nucléaires, de deux grands blocs de puissances antagonistes, si la défense nationale reste l'un des buts majeurs, poursuivi par tout Etat civilisé qui entend prospérer, assurer l'ordre à l'intérieur et se prémunir contre toute attaque de l'extérieur, elle ne paraît plus entièrement compatible avec les exigences de la neutralité traditionnelle intégrale.

Il est exact d'affirmer que ce qui a fait la force de l'ancienne Suisse, c'est que les Confédérés s'étaient jurés appui et secours en invoquant Dieu et l'honneur. Leurs pactes avaient un caractère religieux et civil, individuel et social.

Tous, ils entendaient sauvegarder l'idéal chrétien – qui fut celui du moyen âge –, les droits de la personne humaine, reconnaître les obligations réciproques qui les liaient sans négliger l'intérêt supérieur de la collectivité et faisant, dans ce but, le sacrifice d'une part de leur souveraineté cantonale. C'est là que réside l'essence du fédéralisme.

Au terme de ce chapitre ardu, assez indigeste pour de jeunes esprits, concluons en citant encore, quelque part, M. de Reynold : « Les régimes ne sont qu'un vêtement qui s'use, mais la Patrie demeure, parce qu'elle est un corps qui vit. »

Plan

1. *Le passage de la terre à l'histoire :*
 - 1° aux temps préhistoriques : Territoire presque inhabité.
 - 2° aux temps historiques :
 - a) règne des cités ;
 - b) les hommes se dégagent de vastes ensembles, fort divers (France, Allemagne, Italie).
2. *Une terre à compartiments : elle enrachine de petits Etats qui, pour se défendre, s'allient entre eux.*
 - 1° Première nécessité : la défense commune (la Suisse commence par être une ligue militaire).
 - 2° Conditions de son efficacité :
 - a) Il ne suffit pas de se concerter sur un plan de campagne, il faut résoudre de problèmes administratifs et juridiques.
 - b) Une politique extérieure commune.
 - c) Le lien doit être solide.
 - d) Il doit s'étendre à de nombreux partenaires.
 - 3° La défense actuelle du territoire suisse : Après les contingents cantonaux, l'armée fédérale, on a l'armée suisse.
L'existence de la Suisse dépend encore de sa défense commune.
 - 4° La vieille Suisse a duré parce que le lien qui unissait les Confédérés était religieux, humain, basé sur l'honneur, la confiance réciproque.
3. *Conclusion : Les nations meurent quand elles ont perdu leur âme.*

Vocabulaire

indigènes : gens originaires du pays qu'ils habitent.
par quoi entendre : par cela, il faut comprendre.
ses traditions : ses coutumes.
en vertu de : en suite de, en conséquence de.
leur signe de ralliement : le signe qui leur permettait de se reconnaître aisément pour se grouper ensemble.
solde : salaire, paie du soldat.
délits : crimes, atteintes au bon ordre, aux personnes.
accords préalables : accords conclus avant de commencer à négocier (discuter).
le principe générateur : le principe qui engendre, l'idée fondamentale.
sur l'impulsion de : poussé par, sollicité par, engagé...
parlement : espèce de Grand Conseil, assemblée des députés représentant la nation.
abdications : actes par lesquels les souverains renoncent au pouvoir, à leur couronne ; au sens dérivé : attitude de quelqu'un qui ne veut pas assumer une obligation à laquelle il est tenu.

Questionnaire

1. Quand commence l'ère des villages ?
2. Comment se dégagèrent les peuples qui peuplaient l'espace libre ?
3. Que faisait chacun des compartiments de notre territoire ?
4. Chacune des cités pouvait-elle se défendre seule ?

5. Qu'est-ce qu'elle a dû pratiquer ?
6. Quelle est la première nécessité qui s'impose ?
7. Quel était le signe de ralliement des Confédérés ?
8. Par quelles alliances ont commencé les Confédérés ?
9. Quel système de signaux avait organisé la vieille Suisse ?
10. Que signifie le mot « Confédéré » ?
11. Par quoi se traduisait cette confiance réciproque ?
12. Que voulaient sauvegarder nos cités, nos cantons ?
13. Qu'ont-ils sacrifié dans ce but ?
14. Qu'est-ce que vous ne devez jamais oublier ?

Voyage du Corps enseignant 1962

La vision enchanteresse de Venise et des îles qui parsèment la lagune est encore bien vivante à notre esprit. Et voici que de plusieurs côtés, on nous demande quels sont nos projets de voyage organisé à l'intention du corps enseignant, pour l'an prochain.

Les expériences faites au cours des dix dernières années ont remporté un succès tel que nous aurions mauvaise grâce à ne point les renouveler.

C'est pourquoi il nous est agréable de porter à votre connaissance le projet de l'itinéraire que nous avons en vue pour 1962.

Il nous conduirait, cette fois-ci, au pays de Mozart, dans les Alpes de Bavière, sur les rives du bleu Danube et à travers les villes sœurs de Fribourg, dissimulées dans les vallons ombreux de la Forêt-Noire.

Le parcours envisagé serait le suivant : Fribourg, la vallée du Rhin, l'Arlberg, Innsbruck, Salzbourg, Munich, Ulm, les sources du Danube, Fribourg-en-Brigau.

Tous ceux qui s'intéressent à ce périple – il aurait lieu, comme d'habitude, vers la fin août – sont priés, à ce propos, de faire part, dès les mois prochains, soit à M^{lle} Josy Winckler, présidente de la Société des institutrices, soit à M. Raymond Progin, inspecteur scolaire, de leurs suggestions et de leurs désirs.

G. P.

**Les tableaux
modernes
en Eternit**



Niederurnen GL
Telefon 058 / 4 13 22
